

Essai sur le feu

d'après l'œuvre d'Henri Bosco

Ryōichi KATSUNO

Dans l'essai dernier⁽¹⁾ nous avons étudié une phénoménologie de l'eau qui apparaît à travers l'œuvre d'Henri Bosco. Nous y avons dessiné les traits particuliers de son monde littéraire et nous nous sommes persuadé une primitivité régnant sur les clairs-obscur du psychisme bosquien. Cette fois-ci nous pourrions donc entrer sans détours au cœur du notre sujet.

Nous voudrions parler ici d'une autre phénoménologie, phénoménologie du feu. Nous verrons que, pris par l'essece dangereuse du feu, tous les éléments du monde bosquien marchent sur le chemin du retour à leur authenticité. Obéissant par leur instinct à la convoitise d'atteindre leur propre image, ils remonteront leur histoire assez lointaine pour trouver une certaine unité dans le chaos du monde primitif. D'ailleurs l'humain, avec le sang et la lymphe qui sont, peut-on dire, les chefs-d'œuvre des siècles, il déposera son existence au cercle psychique du feu. Alors nous commençons par examiner la physionomie des feux du monde bosquien.

De même que le cas de l'eau, devant nous se dresse déjà le visage altier de la terre. Car feu et eau, ce sont les éléments filiaux de la terre. Terre, elle prétend fièrement l'ancienne parenté avec feu et eau. Quelquefois la voix de la terre se mêle voluptueusement à celle du feu et de l'eau pour jouir d'une puissance diabolique. En effet tant de personnages de Bosco n'avons-nous pas vus être entraînés par l'appel ensorcelant de cette voix! Par exemple Geneviève Métidieu du *Mas Théotime*, Bernard de Lutrel d' *Un Rameau de la Nuit*, Raphaël et Déodore de Sourbidouze de *L'Antiquaire*, la vieille Freingotte du *Chemin de Monclar* et surtout Cyprien de la trilogie *Hyacinthe*, ce fameux Cyprien, cet ex-navigateur diabolique mais tragique. Chez ces personnages, la voix de la terre, c'est-à-dire celle du feu et de l'eau ne cesse de résonner. Dans *Le Jardin d'Hyacinthe*, nous voyons le portrait d'un homme qui est envoûté par cette sorte de voix. Donc nous allons d'abord considérer la tragédie de Cyprien.

An cours de la coexistence étrange avec Hyacinthe endormie par sa magie sacrilège, il allume le feu et le surveille jalousement ; cela se passe de l'automne au printemps. Il écrit dans le journal :

*Maintenant le feu flambe. Il vivra jusqu'en Avril.
Cette nuit, je l'entends. Il me parle [...].*

L'enfant dort. Je suis seul. De feu (par songe ou par réminiscence, lointainement, en moi, où passent tant de voix lointaines), le feu me fait ses confidences. Vénérables paroles de sagesse.

Soulevons la cendre. Portons une bûche au foyer. Chauffons nos genoux, nos bras, nos mains. Ecoute mon âme. Qui nous parle du fond des âges ? Est-ce la voix atténuée des hommes penchés sur les vieux feux domestiques du monde ? Ou bien l'être même du feu, l'invisible esprit de la flamme qui nous illumine, nous chauffe, qui anime et consume nos membres ? Le feu, soutien de l'univers...⁽²⁾

La date de cet article tombe le 20 novembre. Dehors le vent qui apportera la pluie orageuse. Sou peu, la neige viendra ; le feu ne cessera de hanter Cyprien. Car ce feu, «soutien de l'univers», âme de l'univers, c'est la vie même de l'homme. Avec un soin jaloux, il le gardera jusqu' au jour promis, selon son pronostic le 21 avril, où sur le sol aride, Hyacinthe s'éveillera «les yeux pleins de feuilles, de fleurs, d'oiseaux innombrables»⁽³⁾ et renaître dans une nouvelle vie, purifiée de toute souillure de ce monde. Et avec son éveil coïncidera la reouverture du paradis une fois perdu ; en perçant la neige, le génie de la terre reparlera. Comme les anciens alchimistes qui s'acharnaient à retirer de la matière inorganique une vie essentielle, Cyprien regardera inlassablement ce feu en espérant la renaissance du monde conforme à son idée fixe. Le feu, fils de la terre, il ne manquera pas d'inciter sa mère à ce but...

Pourtant le feu, malgré le soin méticuleux de Cyprien reste impuissant ; la terre garde le silence et Hyacinthe dort toujours. Sur le plateau aucun signe de vie. Le vieil homme se sent impuissant en face de la nature impersonnelle. Mais pourquoi cette stérilité ? Nous sommes donc devant le caractère exigeant — diablement exigeant — de la mère du feu contre laquelle Cyprien, lui aussi une espèce de diable, se bat sacrilègement. Nous savons que dans *L'Ane Culotte* il a fait un certain pacte avec la terre :

J'ai fait un pacte avec la Terre. Aux pays lointains de la mer, de vieux hommes m'ont initié aux mystères. Je connais peu de choses, mais je possède quelques Mots, les Maîtres-Mots.

Mon souffle, je le conduis bien ; mon cœur, il bat selon la plus pure mesure ; partout je condense la vie ; je la décuple. Elle vient de répondre à mon appel : bêtes et plantes m'obéissent.⁽⁴⁾

Ainsi une fois fait un pacte avec la terre, on doit se donner entièrement à elle et se faire une molécule incontestable de la terre. Alors terre, elle aussi, se prolonge voluptueusement en vous et devient une de vos molécules. Quoique jouissant d'une indépendance mutuelle, il a lieu toujours entre homme et terre une union bénite ou maudite : correspondance chère au lecteur de Bosco. Donc les *Maître-Mots* de Cyprien évoqueront un certain écho du côté de la terre, et Hyacinthe se réveillera dans une nouvelle vie, vie purifiée pour toujours...

Pourtant, comme nous savons, la terre et Hyacinthe, toutes les deux s'enferment dans la froideur stérile. Sur le plateau où, selon le dessein de Cyprien, le Paradis terrestre, autrement dit le *jardin*, devrait faire son apparition honorable, il règne seulement le silence impassible ; Cyprien subit ainsi la déroute parfaite. Mais pour

lui n'est-ce pas que cela est une nécessité inexorable? Dans *Hyacinthe* nous entendons par sa propre bouche son idée du Paradis terrestre ; il parle au narrateur :

— Pour que ces bois, ces eaux, ces bêtes innocentes composent un vrai paradis il faut que Constantin et Hyacinthe y reviennent ensemble. [...] A travers l'amour d'Hyacinthe l'enfant que j'ai choisi, s'il est le vrai fils de mon cœur, cherchera la lumière ou même l'ombre du jardin. Alors j'aurai leurs âmes...⁽⁵⁾

De ces paroles nous pouvons déduire que Cyprien compte sur l'inclination de son propre cœur pour Constantin Gloriot, héros-narrateur de *L'Ane Culotte*. Nous savons dans ce roman-ci que le vieillard épiait avec une sorte de voracité l'enfant Constantin qui venait souvent jusqu'au pont Gayolle, bornes inviolables entre le monde-ci (monde familial et *diurne*) et le monde-là (monde interdit et *nocturne*). Il répétait dans le journal : «Il me faut l'enfant»⁽⁶⁾. Donc autrefois grâce à cet amour pour Constantin, il a remporté un certain succès dans son plan du *jardin*, même temporellement. A ce temps-là la terre a parlé les paroles bénignes en apportant les eaux fécondes.

Pourtant maintenant qu'il est sans son bien-aimé Constantin, il ne fait que rester impuissant, car Hyacinthe n'est, à ses yeux, qu'un pauvre instrument ou un médium anonyme pour rappeler le bien-aimé. Plus tard il écrira :

*Je n'ai pas pris l'enfant que j'aimais, Constantin Gloriot, l'homme.
J'ai pris la fille. La voici.
Je ne m'en console pas*

Et ailleurs :

— Les charmes sont vains, je le vois. [...] Maintenant je sais ce qu'il manque au jardin⁽⁸⁾.

Or «ce qu'il manque au jardin», qu'est-ce autre chose que l'amour? Autrefois en récompense de son amour envers Constantin, la terre a daigné lui montrer, au moins un instant, la figure paradisiaque. Au contraire cette fois Cyprien ose dédier à la terre — à la terre exigeante! — un pauvre instrument. Il va de soi que celle-ci oppose à l'insolent vieillard le visage impassible. Aussi le feu, fils de la terre, se tait comme de juste...

De même, Raphaël Sourbidouze de *L'Antiquaire* murmure les paroles riches en suggestion :

Je descends avec Déméter dans les profondeurs de la terre... C'est d'elle que s'élèvent les vapeurs qui procurent l'ivresse, qui égarent l'esprit et qui inspirent le délire... Le rêve qui y prend naissance nous fond et nous perd dans l'âme du monde. [...] Elle se nourrit de la terre, car c'est là l'unique substance dont se peuvent nourrir les âmes...⁽⁹⁾

Comme Cyprien, Raphaël se laisse entraîner par l'appel ensorcelant de la terre et y établit son propre royaume infernal. Certes au sein de la terre, brûlent les feux

qui animent d'une manière obsène *l'âme du monde*. Ces feux, ce sont pour ainsi dire les soleils nocturnes qui trônent sur cet espace des ténèbres. D'ailleurs l'âme du monde, qui est sujette à flotter et à se métamorphoser — nous le verrons plus tard —, cherche au moyen de ses miasmes captivants à pénétrer dans l'âme humaine pour s'y unir corporellement. De plus, selon Raphaël, cette âme «se nourrit de la terre», tandis que l'âme fait de la terre son aliment favori. Ainsi pour toutes les deux, «les vapeurs qui procurent l'ivresse, qui égarent l'esprit et qui inspirent le délire» deviennent les propriétés indivises. Nous y voyons une communauté à la Bosco, communauté maudite.

Or, nous avons parlé dans *Essai sur l'eau* de l'ambivalence qui caractérise le monde de Bosco. Comme de juste quant à la mère du feu il y a un autre aspect, aspect *diurne*. Feuilletons *Le Mas Théotime*, nous y trouverons la figure bénigne de la terre qui vous rassure la fécondité agricole et la paix du cœur :

Le travail qui nous occupait, du matin au soir, rudement, maintint notre souci commun dans les lieux solides et sains de l'âme. Si j'ai souffert alors avec une sorte de calme, je le dois aux tâches viriles que nous imposait cette grande saison agricole qui a de si dures exigences. Je suis extrêmement sensible aux vertus d'été. [...] Alors la terre me transmet plus facilement son ardeur ; et je communique avec elle, dans la veille et dans le sommeil, avec une puissance accordée au rayonnement de la matière. [...] En face du blé, sur les aires, j'atteins au meilleur de moi-même.⁽¹⁰⁾

C'est après le départ de Geneviève et dans le vide innommable où se trouvent Pascalet et tout le mas que la terre leur prête secours par son exigence culturelle. Et c'est accompagnant les feux éclatants de la canicule que la terre donne le travail fatigant mais bienfaisant. Théotime, terre-mère, par dix ans de coexistence, s'incarne dans l'être profond de Pascalet et tous les deux s'assimilent l'un à l'autre si inséparablement qu'en lui «c'est naturellement Théotime qui pense, qui aime, qui veut»⁽¹¹⁾. Sous la grandeur de la terre et son exigence assidue, l'homme marche sur le chemin de rémission et va jusqu' à atteindre «au meilleur de [s]oi-même»...

En tout cas soit maudite, soit bénigne, dans cette communauté viennent alors la rêverie et la méditation : sujet familier au lecteur de Gaston Bachelard. D'ailleurs chez Bosco comme chez Bachelard le mot *rêverie* est une autre expression de la *reconnaissance*. Et par la reconnaissance, on pourrait assister à ce qui se cache derrière les phénomènes vulgaires : «une sorte d'esthétique du caché»⁽¹²⁾ selon Bachelard. Nous commençons par regarder le feu, fils de la terre, au point de vue de la rêverie.

Martial de Mégremut, héros-narrateur de *Malicroix* (1948), alimentant le feu dans une maison élevée au milieu du climat sauvage de la Camargue, fait la méditation comme suit :

Ces feux entretiennent en nous la chaleur nécessaire à l'arrivée des songes, et ils ont sur notre mémoire une puissance telle que les vies immémoriales sommeillant au-delà des plus vieux souvenirs s'éveillent en nous à leur flamme, et nous révèlent les pays les plus profonds de notre

âme secrète. Seuls, ils éclairent [...] les jours antérieurs à nos jours et les pensées inconnaissables [...] ⁽¹³⁾.

Ici le feu apparaît comme un médium qui évoque un état de rêverie où grouillent les «plus vieux souvenirs» de l'homme. Et dans cette image de feu on voit une sorte de maternité dont jouit aussi la maison en préservant l'homme de la violence du dehors. Plus les menaces du dehors sont horribles, plus cette maternité devient douce. On peut donc se fier sans aucune hésitation à ce grand amour ; et entre vous et la maison (ou bien le feu) s'établit tout naturellement une correspondance secrète. Le feu devient riche en faculté d'évoquer toutes sortes d'être, c'est surtout par l'aide de la maison car comme nous venons de voir, le caractère essentiel de la maison est de contenir tout ce qu'elle a accepté.

Toutefois cette page de *Malicroix* montre un important sujet (sujet le plus bosqien pour ainsi dire). Ce que le feu présente à Martial, ce sont les «plus vieux souvenirs» et «les pays les plus profonds de notre âme secrète». Que cela veut dire ? Ici rappelons-nous une page d'*Un Rameau de la nuit* dont nous avons touché assez sommairement dans *Essai sur l'eau* :

En nous s'éveille parfois le désir de nous inventer une vie que nous n'avons pas eue et qui n'était impossible ⁽¹⁴⁾.

C'est une volonté que l'on couve en soi d'une façon soit consciente, soit inconsciente : volonté de se découvrir dans un état primitif et de revivre le *moi substantiel*, c'est-à-dire un autre moi possible — non seulement *d'inventer* mais encore de *revivre*. Ce n'est autre chose que la réminiscence. Alors nous allons parler brièvement de ce que c'est que la réminiscence.

Comme Martial de Mégremut on a sans doute chacun un souvenir qui ne prend aucune racine dans le "passé vécu". Souvenir fictif ou passé imaginaire.

Quelquefois on sent cependant qu'en vous s'élèvent des figures équivoques mais qui deviennent de plus en plus concrètes. Elle sont comme si vos sens avaient perçu dans le temps lointain, très lointain même avant votre naissance. C'est que l'on revit un *souvenir* de ce que jamais vos sens n'ont subi. Des figures d'abord incolores et anonymes, mais un jour on se trouve devant celles qui se procurent un relief découpé ; on revivra donc plus réellement le "passé imaginaire" que le "passé vécu". Cette vie possible, c'est, peut-on dire, le royaume secret autrefois perdu de vue. N'est-ce pas que l'on se trouve quelquefois dans l'impatience de retrouver ce royaume cher qui se cache jalousement au fond de la subconscience ? Par exemple beaucoup de personnages d'Andre Dhôtel, attirés de cette sorte d'impatience, font un beau gâchis de leur vie honorable sans aucun regret. Gaspard Fontarelle, héros du *Pays où l'on n'arrive jamais*, où qu'il se trouve, il lui arrive les troubles apparemment insignifiants, et tout va pour lui de travers. Or un jour quelques mots attrapés au vol changent sa carrière. Signal du départ vers l'inconnu. Et il lui advient la

rencontre avec une jeune fille déguisée en garçon. Cette rencontre est le commencement des aventures pour rechercher un lieu où elle vivait dans sa première enfance — au moins elle croit avoir vécu —, un lieu qui «serait plus beau que n'importe quel pays du monde»⁽¹⁵⁾. Et voici quelques morceaux du dialogue entre deux enfants, dialogue laconique qui nous suggère un aspect de la réminiscence :

- Je cherche mon pays.
- Quel pays ?
- Je ne sais pas. Je cherche⁽¹⁶⁾.

Ce pays est un être mi-réel, mi-fantasmagorique qui submerge dans la subconscience de la jeune fille, mais il finit par devenir une obsession.

Aussi écrit le narrateur du Récif :

La mémoire [...] monte de l'ombre et elle n'a de cesse qu'elle ne nous chasse des lieux réels où nous vivons pour nous ramener aux lieux devenus irréels où jadis nous avons vécu et où encore nous voudrions revivre⁽¹⁷⁾.

Il ne s'agit plus d'un simple passé. Le *passé* non vécu se fait beaucoup plus réel que le *passé vécu*. De plus ce *passé non vécu* n'est pas le produit chimérique de Martial. Il ne faut pas oublier que c'est la vie vécue par ses ancêtres. La maison dans laquelle Martial passe les jours solitaires, elle connaît «les jours antérieurs» et «les pensées inconnaissables»; chez elle les ancêtres virent et moururent en y accumulant vies sur vies, morts sur morts pour que se fit peu à peu la physionomie particulière à cette maison. C'est pourquoi celui qui séjourne subit nécessairement cette accumulation et devient initié au génie domestique. De ce sujet, sujet bien important de l'œuvre de Bosco, nous parlerons en une autre occasion. Mais ce qu'il faut remarquer ici, c'est le rôle que joue le feu en tel phénomène psychique. Plein de force évocatrice, le feu crée un lieu favorable à l'avènement des âmes fixes ou errantes. «Le feu rapproche les âmes»⁽¹⁸⁾ et règne sur elles. Nous voyons donc qu'entre l'homme et le feu il vient le renversement des rôles; feu approvoisé, il domine cette fois l'âme humaine et éclaire fièrement l'espace magnétisé par son psychisme.

Pourtant pour le lecteur de Bosco le plus cher feu, c'est le feu de la lampe. En effet dans le monde bosquien nous voyons çà et là briller les lampes de style ancien tantôt familièrement tantôt mystérieusement. Devant leur demi-clarté favorable aux songes, aux rêveries et aux évocations une pensée d'abord anonyme naît, se dilate, se rend claire. Sagesse calme et fantaisie inquiétante s'y mêlangent. Car elles sont souvent le produit de la nuit et la lumière de la lampe s'accorde à la couleur nocturne du monde; «la lampe est l'âme de la nuit. Sans la nuit il n'y aurait pas de lampe»⁽¹⁹⁾. Si la nuit la protège par son corps ténébreux, c'est la lampe qui est son âme. Quelquefois on place la lampe au chevet à l'imitation de votre astre

favori. On s'imagine participer à la vie universelle. Le narrateur de *L'Antiquaire*, attribuant à la lampe cette sorte de caractère, écrit :

Quand, l'hiver, les volets y sont bien clos et que la cheminée consume sa braise de chêne, lentement, dans la pièce où la lampe répand un demi-jour modeste, il n'est pas de retraite aussi favorable à la vie des âmes. [...] Songes venus de la pénombre où vivote la lampe⁽²⁰⁾.

Quelle sorte de songes ? On est enclin à voir dans la lampe le bon ami d'un solitaire ; il pourrait passer la nuit paisible, baigné par le bien-être qu'apporte la douce lumière de la lampe. Et pour un errant qui se perd sur la rue de la nuit, une lampe dont il aperçoit la présence inespérée apporterait à son âme inquiète le confort maternel, car elle suggère la présence de quelqu'un qui s'abandonnerait avec confiance à une méditation paisible ou à un travail nocturne ; la lampe le délivrerait de l'entrave inquiétante des ténèbres.

Pourtant comme tous les objets du monde bosquien, la lampe a deux aspects contradictoires : aspect *diurne* et aspect *nocturne*. Celui-ci évoque quelquefois un abîme psychique qui sommeille sous la figure innocente du monde quotidien. Il arrive alors l'envoûtement de la flamme qui vous saisit et vous emmène à un monde psychique. Là, la curiosité se mêle à des promesses, à des craintes, à des rêveries, à des aventures...

Maintenant devant nous s'élève fièrement la lampe de la Geneste que le narrateur d'*Hyacinthe* contemple chaque nuit de la fenêtre de la Commanderie où il séjourne pour y chercher une certaine quiétude. Et en traitant de la lampe d'*Hyacinthe*, nous aurons affaire encore une fois au thème occulte, *réminiscence*.

Le narrateur, pris de l'envoûtement de la lampe de La Geneste, va vivant une autre vie inconnue. En lui pénètre peu à peu l'être qui doit vivre tout comme lui une vie solitaire sous la flamme de la lampe. Surtout la solitude du plateau de Saint-Gabriel, qui s'entend entre deux châteaux, fait une fonction considérable. La même solitude que ces deux personnes subirent en commun les lie et établit une communauté. Un peu égocentrique — trait caractéristique des narrateurs de l'œuvre romanesque de Bosco — le narrateur ne peut s'empêcher d'imaginer l'inconnu vivant dans l'isolement par les causes analogues aux siennes qui l'ont amené à passer le temps dans un château campagnard. Pourtant la personnalité de l'inconnu n'a pas de corps ni de physionomie. Seule son existence psychique, évoquée par la lumière persistante de la lampe, ne cesse d'obséder celle du narrateur.

Or ce phénomène, c'est-à-dire le dédoublement d'une personnalité ou l'unification de deux personnalités, est assez fréquent chez Bosco. Citons quelques exemples :

Surac était là, en moi, où il me semblait me remplacer moi-même. Il y était plus moi que moi...⁽²¹⁾

Je me surprénais ainsi, à chaque moment, à ne plus penser par moi-même, mais par Surac...⁽²²⁾

Je tremblais à l'idée qu'un de ces monstres se détachât du mur, qu'il prit corps et qu'il devint moi, mais avec son âme, l'âme redoutablement avide d'une Ombre, puis m'ayant chassé de moi-même qu'il se mit à vivre à ma place sous cette même lampe qui en avait crée l'existence éphémère et dont pourtant je n'osais pas, à cause des ténèbres, souffler la flamme pour la supprimer⁽²³⁾

Ce qu'il faut accentuer ici, c'est que nous avons affaire au psychisme, non pas à la psychologie. Nous y voyons l'intrusion de l'être psychique d'autrui. Comme le narrateur de *L'Antiquaire* dit, son moi n'est plus le moi authentique. Mais il ne conserve pas moins la lucidité. Presque neutre il se laisse remplacer par son ami Surac avec désinvolture si intentionnelle qu'il nous semble qu'il est non seulement le jouet de l'autre, mais encore lui aussi il manipule l'âme de Surac avec une complaisance insidieuse. Jeu malicieux du psychisme. Toutefois ce jeu est dangereux, car sa propre personnalité ne tient alors qu'à un fil. Communauté maudite qui peut promettre la perte de chaque parti.

Or retournons au cas du narrateur d'*Hyacinthe* ; la compagnie de la lampe l'aide à perdre de vue son identité et à vivre une autre vie non impossible. Il devient un habitant fatal de la sphère psychique que crée la demi-clarté de flamme. Son destin est donc dans la main de la lampe de La Geneste qui conclut un pacte avec la nuit. Certes la lampe se procure derrière elle l'appui protecteur de la nuit. Les ténèbres la protègent contre la menace de la clarté et lui assurent l'exécution de la puissance ensorcelante. Cependant le rapport entre la nuit et la lampe ne demeure pas unilatéral, mais réciproque. Ainsi la nuit doit-elle à la lampe sa faculté de ténèbres. Si la lampe chasse les ténèbres, ce n'est qu'en apparence ; elle leur fortifie la densité et l'amplitude. C'est sous la lampe que le génie de la nuit commence à parler. Une fois devenue un élément de la nuit, elle agit cette fois-ci sur la nuit pour la faire devenir sa créature. De plus l'idée de la nuit s'assimile comme de juste à celle de la mort. La lampe de La Geneste, étant en état de correspondance avec la nuit, est le symbole de mort. La flamme qui brille à la fenêtre de La Geneste est le signal de Constantin, par lequel il cherche à montrer à Hyacinthe disparue son sentiment de l'attente, bien que le lecteur, avec le narrateur, doive faire beaucoup de détours avant de saisir cette signification. En tout cas la lampe s'allume là dès les premières ombres et l'envoûtement commence. A l'esprit du narrateur se déroule un paysage étrange :

Je revoyais le verger, les collines, le jardin du vieil homme et l'enfant Hyacinthe assise sagement sur le seuil de la cabane Noir-Asile. Et comme de tout mon passé, récent et lointain, cela seul survivait en moi, sans que j'eusse de ma vraie vie antérieure conservé la plus fugitive réminiscence, peut-être n'avais-je plus d'âme, mais je possédais enfin ma jeunesse. Car c'était ma jeunesse à moi, celle que je m'étais créée, et non pas cette jeunesse que m'avait imposée du dehors une enfance douloureusement subie⁽²⁴⁾.

Nous y voyons que l'inconnu se met à vivre de plus en plus physiologiquement comme psychiquement dans l'être actuel du narrateur. En celui-ci tout ce qui était réel s'abolit de son *vrai* souvenir pour vivre le souvenir *fictif*, c'est-à-dire le passé vécu par le maître de La Geneste, Constantin Gloriot, héros-narrateur de *L'Ane Culotte*. Ainsi le narrateur subit-il de l'âme d'autrui. Du dédoublement à la coexistence et de la coexistence à l'unification. Pourtant vu du côté du narrateur, il se plonge dans le psychisme d'autrui ; il donne son actualité comme récipient pour l'être du maître de La Geneste et reçoit cet être — être psychique et physiologique — comme récipient pour sa propre actualité. Donc se tient l'équilibre de leur dignité. Entre lui et l'autre arrive un compromis implicite. Mais même ce compromis, nous le verrons perdre peu à peu sa raison d'être, car en lui va s'élevant une angoisse étrange : crainte de perdre de vue son propre moi. Il dit :

Il y a en moi un visage que je ne reconnais pas. C'est le seul qui m'habite et c'est le mien. Il me trouble. Ai-je été cela ?

Oui, j'ai été cela. Mais où ? Quand ? Sans doute sur les lieux et dans le temps de cette enfance dont le souvenir (qui parfois me semble perfide) apparaît derrière ce visage taciturne. Car lui aussi observe le silence. Il ne livre pas son secret. Mon autre moi-même m'habite discrètement. A-t-il oublié qui je suis ?⁽²⁵⁾

De nouveau pénètre dans le cœur l'inimitié inlassable, et la situation devient plus sérieuse ; une teinte de jalousie s'en mêle. De la confusion de son propre moi et de l'autre moi (mais lequel est celui-là ?), comment peut-il édifier son identité ?

En moi, j'étais tout à fait l'autre [...]. Nos deux âmes étaient [...] mêlées [...]. Dans l'ombre de la chambre, j'avais le sentiment qu'un autre grâce à moi, venait pénétrer⁽²⁶⁾.

Déjà se dissipe la ligne de démarcation entre deux personnes. S'incarnant l'une dans l'autre, elles déroulent une lutte féroce psychique. Mais de qui est le moi que le narrateur garde — au moins il s'imagine garder — jusqu'ici ? et de qui est l'autre moi qui vient de prétendre son authenticité dans l'être du narrateur ?

Interrogation vaine mais horrible. Le fait est qu'une existence est moulée sur une autre et qu'un moi devient un autre.

Et ce qui joue le premier rôle dans ce phénomène mystérieux, c'est la lampe qui est prise sous l'aspect *nocturne*. Comme nous avons déjà parlé, la lampe de La Geneste est le symbole de nuit, c'est-à-dire le symbole de mort, Alors comment peut-on dire, avec Jean-Cléo Godin, sur la lampe de La Geneste que «l'image de la nuit, symbole de mort, appelle celle de la lampe, symbole de vie» ?⁽²⁶⁾

D'après Godin, deux lampes — celle du maître de La Geneste et celle du narrateur — «veillent sur les deux hommes, les protègent contre l'envahissement de la nuit»⁽²⁷⁾, car la «lampe oppose aux sortilèges la clarté du jour, elle conserve à la conscience diurne sa pleine vigilance»⁽²⁹⁾, et elle oppose encore «sa présence à celle de la mort, comme l'éveil de l'âme à l'emprise de l'irrationnel et du maléfique»⁽³⁰⁾.

Argument inconcevable. N'est-ce pas la lampe qui conclut avec la nuit un pacte complice? et n'est-ce pas la lampe qui couve la semence de l'irrationnel et du malefique? De plus pourquoi le maître de La Geneste l'allume-t-il toute la nuit avec une persistance anormale? et pourquoi le narrateur se sent-il attiré vers cette lumière? Ne pourrait-on pas y reconnaître leur volonté de s'assimiler à la substance de la nuit et de faire parade de leur amitié avec le symbole de mort? Solitaires, eux se connaissent comme enfants de ténèbres et gardent jalousement les petites flammes qui sont toujours fidèles aux ténèbres. «Sans la nuit il n'y aurait pas de lampe sur la terre. Si la nuit de son corps les enveloppe, ce sont elles qui sont humainement son âme»⁽³¹⁾.

D'ailleurs à qui s'adresse la lumière de La Geneste? Justement à Hyacinthe, jeune fille dévouée à la sorcellerie de Cyprien qui, d'une complicité sacrilège avec le génie de la terre, lui a fait prendre l'attitude de la mort. Cependant pour Hyacinthe, être morte et jouer à être morte, n'est-ce pas la même chose? Nous entendons par la bouche d'Hyacinthe même le propos suggestif :

Il y a tant de sommeil dans mon enfance⁽³²⁾.

Même si elle n'a pas subi le sortilège de Cyprien, Hyacinthe doit être destinée au sommeil, c'est-à-dire à l'embryon de la mort; personne ne reconnaîtrait en elle la physionomie de l'être de ce monde-ci. Déjà dans *L'Ane Culotte*, nous voyons en elle l'enfant sans vie. Constantin peint son portrait impassible :

Je l'évitais; mais quand, par hasard, je la rencontrais, soit dans un coin de la maison, soit au jardin, elle me regardait tranquillement. [...]. Cette modestie physique et morale faisait qu'on l'oubliait facilement. Elle devenait un objet; objet mobile mais inexpressif qu'on remarquait à peine⁽³³⁾.

Cette jeune fille apparaît devant nous comme un objet inorganique; sans âme ni sentiment, son être est une sorte d'absence. Elle est, pour ainsi dire, l'enfant de mort. C'est pourquoi Cyprien ne pouvait pas l'aimer et son plan de reconstruire le paradis terrestre devait subir la déroute. Cyprien, un être de vie ou bien un être épris de vie, il était sans force devant une autre espèce d'être, c'est-à-dire être de mort.

Or, la lampe qui s'adresse à l'être de mort, comment peut-elle devenir le symbole de mort? Seul le symbole de mort pourrait s'adresser à l'être de mort. Comme de juste cette lampe vit, c'est vrai. Mais ce qu'elle vit, ce n'est pas la vie. Qu'est-ce autre chose que la mort? Quand même elle brille pour s'assurer de la légitimité de son être contre la menace du vide. Car aussi la mort en a peur; elle a besoin d'une certaine présence qui serait sujette à devenir son aliment. Ainsi pour l'être *nocturne*, il faut quelque élément *nocturne* grâce auquel il peut se procurer le stigmatisme digne de lui. Dans *Hyacinthe* la lampe de La Geneste se présente comme cette sorte d'élément bien favorable. Malgré les variations capricieuses de sa lumière, il règne là toujours la couleur monotone de la mort. Chez Bosco, comme

représentant du feu *apprivoisé* la flamme de la lampe puise la force évocatrice dans son propre élément *nocturne*.

Ainsi avons-nous parlé du psychisme de la flamme du feu *apprivoisé*, et il nous reste à parler d'une autre sorte de feu. Lisons d'abord une page de *L'Enfant et la Rivière*⁽³⁴⁾ (1945) :

Jusqu' à ce jour, je ne connaissais pas le feu, le vrai feu de plein air. Je n'avais jamais vu que, [...] des feux captifs dans un fourneau, des feux obéissants, qui naissent d'une pauvre allumette [...]. Mais là, en plein vent, au milieu des roseaux et des saules, notre feu fut vraiment le feu, le vrai feu [...]⁽³⁵⁾.

Il s'agit du «vrai feu»: feu sauvage, feu primitif, feu indomptable. Ce feu serait le fils orthodoxe du soleil et le génie essentiel de la terre. Il prétend son existence par la latence et la violence qui caractérisent la nature du monde bosquien. Nous verrons ce feu se communiquer avec la sensualité humaine sous la forme des éclairs et de l'incendie de montagne.

Or, dans la phénoménologie du feu apprivoisé nous avons vu l'aspect primitif des personnages de Bosco. Et en parlant du feu sauvage nous aurons affaire encore une fois et beaucoup plus essentiellement à cet aspect. En effet les personnages de Bosco, ce sont ceux qui se situent au milieu du monde chaotique plein de signes et s'y donnent avec une volupté et une lucidité pour y lire leur propre destin. Ils sont donc nécessairement hommes à pressentiments et nous allons voir se dérouler leur faculté de pressentir, faculté innée des gens primitifs, devant la phénoménologie du feu sauvage. Écoutons d'abord la déclaration fière de l'enfant Bosco :

En somme, rien ne doit rester inanime. Ce qui est et qui est simplement, à l'ordinaire, doit manifester au moment voulu une étrange existence.

Il y a des signes pour la déceler. Il y a des gens pour lire ces signes. Les miens [...] y étaient attentifs et les lisaient⁽³⁶⁾.

Que de gens de cette sorte rencontrons-nous dans l'œuvre de Bosco ! Par exemple Firmin du *Sanglier*, Balandran de *Malicroix*, Mathias de *L'Antiquaire*, Valérie et Mus d'*Un Rameau de la nuit* et Philomène et Méjemirande des *Balesta* et de *Sabinus*... Hors de contestation ces gens sont privilégiés en jouissant de la faculté de lire les signes ; ils se sentent élus de leur destin quoique leur faculté prenne souvent une figure sinistre. En tout cas ce privilège diabolique, comment et où le puisent-ils ? De nouveau nous sommes devant le thème familial de Bosco, thème de la terre. Ce que nous devons d'abord reconnaître, c'est qu'ils sont les enfants de la terre et qu'ils sont les possédés de la voix captivante de la terre. Baignant dans les miasmes terrestres et en étant pénétrés jusqu'à la moëlle, ils obéissent docilement à cette voix, cela suffit. Quelquefois s'insinuent dans leur existence les perturbations à peine perceptibles et leurs antennes travaillent par un certain réflexe conditionnel. Rien ne leur échappe. Donc s'établit une relation sensuelle

entre eux et le monde, et de cette relation naît une sagesse cohérente aux gens primitifs. Ainsi une fois obtenu cette sagesse, ils peuvent connaître les linéaments et le contenu du monde et deviennent initiés à la voix terrestre. Et nous aussi pour mieux nous y initier, écoutons le narrateur des *Balesta* :

Il en est des villes [...] comme des hommes, dont les uns ont des nerfs, les autres, pas. Les uns donc, molles et lourdes, ne s'émeuvent guère. Les événements y sont rares [...].

D'autres, par contre, ont des nerfs extrêmement fins, à fleur de peau. [...] Le moindre effleurement provoque partout dans leur corps des frémissements. Elles ont le cœur toujours en émoi, l'imagination en effervescence, la pensée aux aguets. La curiosité y agite les têtes les plus raisonnables. Rien n'y arrive, rien n'en sort, rien ne s'y produit qui ne soit aussitôt perçu, transmis, commenté, défini, jugé et ainsi passionnément vécu. Personne n'y reste à l'écart de l'événement le plus ordinaire. Mais y en a-t-il un seul qui le soit ? Un soupir, et voilà qu'on prédit la tempête. Un silence, et partout filtre, s'épand l'inquiétude la plus vague. Elle évoque des images dont l'imprécision favorise les plus extravagantes fantaisies. [...] Tout est prédisposé au drame.(37)

Voilà une masse dont les nerfs s'ouvrent au monde afin d'y capter des frémissements subtils mais chargés de quelque signification pour elle. Nous pourrions lire dans cette narration ce que c'est que les sens primitifs. Ou une personne ou une masse, elle s'adonne au cœur du monde et s'y unifie sensuellement. C'est qu'elle prête ses sens à l'intérieur d'elle-même, de même temps qu'elle s'efforce de saisir des signaux du dehors. Elle possède fatalement corps et âme chargés d'images du monde où grouillent hommes, bêtes, anges, dieux ou bien monstres. Alors c'est dans son organisme à elle que le monde se déploie et respire. Une traînée de pressentiments évoque comme de juste celle d'événements, car avec les gens qui «ont des nerfs extrêmement fins, à fleur de peau», avoir des pressentiments, c'est déjà d'assister à des événements. Comme dit le narrateur des *Balesta*, «l'inquiétude la plus vague» causée par un simple silence «évoque les images dont l'imprécision favorise les plus extravagantes fantaisies». Les gens vivent donc ces images et leur impatience ne cesse de les inciter à la violence. Chez eux pourtant il n'y a pas moins la sagesse. Mais malgré la sagesse, ou plutôt à cause d'elle, ils ont des nerfs qui se dressent à l'occasion et s'acharnent à travers les images fugitives et fulgurantes au noyau du monde chaotique, et d'autre part le monde se crée, semble-t-il, à l'image d'eux-mêmes.

De plus chez eux se fait d'une façon presque invétérée une étrange habitude : *attendre*. Comme Sidonie du *Jardin d'Hyacinthe*⁽³⁸⁾, ils attendent toujours quelque chose d'anonyme. Mais l'important est que pour eux *attendre quelque chose* signifie *participer au drame* que provoque ce *quelque chose*. Ainsi continue le narrateur des *Balesta* :

Encore inconnu, il [=le drame] se forme quelque part, en secret. Alors quoi d'étonnant qu'on grossisse le murmure le plus faible et qu'on lui trouve un sens en accord avec cette attente dramatique?⁽³⁹⁾

D'ailleurs le pays de Bosco n'est-il pas le lieu le plus favorable à cette habitude? Car «un village provençal est avant tout un groupement humain fait pour attendre. Aussi on y attend toujours quelqu'un ou quelque chose⁽⁴⁰⁾» Pour ce groupement dont l'antenne ne cesse de travailler, *attendre* est la seule action possible et il exprime par cela une volonté irréductible de s'assimiler au monde. Il n'a plus besoin de chercher un présage quelconque dans l'extérieur; il n'a qu'à descendre en lui-même. Le narrateur *d'Hyacinthe* murmure donc devant la tempête: «Étais-je encore un homme ou une parcelle de l'orage? Une âme ou la tempête?»⁽⁴¹⁾

Pour le lecteur de Bosco la tempête, feu du ciel, est un phénomène bien cher qui symbolise par la latence et la violence l'aspect du monde bosquien. Alors il ne serait pas inutile d'imaginer la psychologie d'«un groupement humain» du pays de Bosco. Trouvons-nous maintenant au cœur de l'été de la Provence. «Chaque matin, il se lève, à l'est, au delà de l'Escal, une matinée calme qui s'ouvre lentement jusqu'aux douze coups de midi, pour redescendre avec une égale lenteur vers une soirée pure et longue»⁽⁴²⁾ où les gens s'attardent dehors en regardant le ciel étoilé. Quelquefois le vent apporte l'odeur lointaine de la Méditerranée, tandis que sur les flancs des Alpes on voit se lever des fumées de bergers en tranhulance, par lesquelles on se rassure sur la vie d'en-haut. Cependant dans la basse-terre l'eau se fait rare. Les plantes deviennent cassantes et rêches. Sous le feuillage épais, immobiles, les reptiles se lovent en émanant l'odeur enivrant. Peu à peu on se plonge dans une taciturnité opiniâtre. L'impatience s'accumule. Partout des ondes de feu invisible. Même les raisonnables et les prudents agiraient à leur fantaisie sous les effets de la chaleur torride, car il y a sans aucun doute une concordance entre la chaleur solaire et les troubles mentaux;⁽⁴³⁾ on est à deux pas du délire. Ainsi un matin on voit changer le temps; deux ou trois nuages roussâtres flottent au-dessus des Alpes, nuages de mauvais augure dont la couleur devient de plus en plus foncée, dont le nombre et le volume augmentent si rapidement qu'à cet après-midi le ciel est complètement couvert. L'air est lourd. Toujours et partout silence. Mais un autre trouble s'élève dans le cœur; l'impatience qui aspirait à n'importe quoi d'éclatant, se change en crainte. On reconnaît que la masse de nuées est chargée d'orage. La journée est morne. On retient son haleine. De nuit la lumière moins franche s'embue d'une façon obsène; elle étouffe sous les ténèbres volumineuses. L'électricité entasse son énergie en l'air. On la sent sur la peau qui devient anormalement nerveuse. Cependant le feu n'éclate pas facilement quoiqu'il soit là, chargé d'éclats. Des jours et des nuits passent. Rien n'arrive. Tout est en suspens. On se renferme dans une immobilité étrange comme le fait le narrateur du *Mas Théotime* quand il doit cohabiter avec le meurtrier. L'orage en suspens déchire les nerfs. L'éther vibre, on vibre. En ce moment-là couve une nouvelle psychologie; la crainte se recharge en impatience. De nouveau on aspire à ce que le feu éclate le plus tôt possible. Cette

fois-ci on n'hésiterait plus à s'exposer à tous les risques pour évoquer n'importe quel déchaînement. On veut en finir coûte que coûte, car sans risquer le tout pour le tout, la crainte l'importerait de nouveau sur l'impulsion. Déjà partout où l'on se trouve, une puissance magnétique fait frissonner l'air. L'orage est imminent. Tandis que sur la terre rien que le silence insolite. Tous s'y tiennent sur leurs gardes... Enfin l'orage survient. Il tonne, il fait des éclairs. Flamme éblouissante et pluie diluvienne. Libéré de l'attente angoissante, on se donne à la violence du monde... Écoutons donc le monologue du narrateur d'*Un Rameau de la nuit* :

Orage muet, orage maintenant descendu tout entier dans l'épaisseur des arbres et la prêt à jaillir d'un seul éclair pour enflammer le bois et incendier toute la montagne délirante de feux cachés... Moi-même, de tels feux j'alimentais mon propre délire⁽⁴⁴⁾.

Avec Bosco nous avons affaire encore une fois à la correspondance voluptueuse entre l'homme et le monde. Sur ce, Bosco même écrit laconiquement à Jean Lambert, auteur d'*Un Voyageur des deux mondes* :

Nous avons en nous [...] une image réduite, mais exacte, du monde — dont Dieu est l'âme. Il est donc partout — et cependant hors de tout. Il faut le chercher en soi pour l'atteindre⁽⁴⁵⁾.

Rien à ajouter à ce mot de Bosco qui possède l'instinct du primitif. Et c'est au cours de l'incendie de montagne — expression typique du feu sauvage — que cet instinct se déroule fièrement. Dans *Sabinus* nous pourrions voir cet incendie sournois mais terrible qui se munit du caractère particulier au monde bosquien.

Ici nous accompagnerons Philomène, maîtresse héroïque des Balesta, qui est sur le chemin de retour des Alpes en dirigeant la transhumance en dépit de sa vieillesse. Ayant dépassé Le Cast, petit hameau qui lui sert de halte, le troupeau s'engage à une pinède. C'est à l'aube du 15 septembre. Depuis midi la chaleur est torride et étouffante et l'atmosphère irrespirable. Partout un silence, mais silence plein de voix inaccessibles au vulgaire. Et la nuit tombe :

La nuit tomba. A huit heures, on n'y voyait plus. Le ciel conservait sa buée diurne [...] Le silence [...]. Il bouclait le campement sombre, où une faible agitation tenait les bêtes éveillées. [...] Les chiens se taisent. Les gens ne dormaient pas plus que les bêtes. Sans doute, pour se rassurer, attribuaient-ils l'insomnie à la chaleur. C'était une raison plausible, à laquelle ils ne croyaient pas. Car, sans oser se le dire, ils avaient une crainte [...].⁽⁴⁶⁾

Invisible et anonyme, mais se dresse déjà quelque chose d'anormal. Un certain envoûtement se forme dans le cœur. Phénomène à la Bosco ; chez Bosco le drame commence toujours par le symptôme subtil, et pour le capter on a besoin de posséder les sens du primitif. Par exemple à peine feuilletons-nous *Le Sanglier* que nous trouvons devant une crainte vague et difficile à balayer dont est harcelé le narrateur. Forcément il se mêle déjà au noyau du drame sans savoir de quel drame il s'agit. Il voit dans l'attitude taciturne de Firmin une nuance ineffable. Un malaise le surprend ; il est sous une paralysie. Il écrit :

[...] devant son accueil réservé, ce soir-là, je n'aurais pas dû m'étonner, car je le retrouvais, du moins en apparence, tel que je l'avais laissé les années précédentes. Cependant un trait me surprit⁽⁴⁷⁾.

Pour les sens du primitif, *un trait* suffit. Cela lui dit assez. Jouissant d'une sensation néfaste, il se surprend en plein milieu du drame...

Or, retournons à la troupe de Philomène. Dans le campement de transhumance, l'habitude veut qu'on chante de nuit en s'accompagnant de la clarinette de buis. Mais cette nuit, contraire aux mœurs traditionnelles de berger, aucune mélodie ne monte de la troupe. Nul n'est d'humeur à chanter ni à parler de choses et d'autres. Une prémonition n'en permet pas. Une crainte innommable pèse de plus en plus, bien qu'aucune forme ne se découpe encore. Rien que silence. La minuscule flamme de la lampe à huile suspendue près de Philomène à la branche d'un pin, c'est le seul signe de vie visible. Tout se tait dans les ténèbres de montagne. Même Arnaviel, digne berger, dont la voix vous inspire toujours confiance, garde opiniâtrément le silence. Travaillé de crainte lui aussi. Tout se met en guet-apens, comme la bête féroce qui garde le calme impeccable avant de se ruer sur son ennemi. On sait bien qu'on est entraîné à deux doigts d'une certaine catastrophe. Du dialogue banal entre Philomène et Arnaviel se découpe une inquiétude peu à peu grandissante :

— Le temps est bien beau.

— Oui, c'est ça, il est beau⁽⁴⁸⁾.

Trop beau pour qu'ils trouvent facilement le sommeil. Le calme anormal leur suggère un mauvais augure, de même que la mer trop tranquille est, pour les marins, l'objet de l'inquiétude. Chez eux nous pouvons reconnaître le type honorable du primitif dont s'invêtère le pli de prendre le monde sous l'aspect *nocturne*.

Comme nous avons remarqué souvent, le monde bosquien est plein d'hommes à pressentiments. La faculté de pressentir est l'apanage du primitif. Homme primitif, il est attentif à n'importe quoi d'étrange. Surtout son attention se porte à ce qui est invisible ou bien à ce qui n'est pas. Il passe sa journée sur ses nerfs, donc rien ne lui échappe. Il voit l'invisible et saisit l'insaisissable. Et cette inclination pour ce qui est invisible et ce qui n'est pas l'incite comme de juste au monde *nocturne*. Il y vit. Cependant non seulement il respire dans la *nuit*, mais aussi il crée la *nuit* en plein jour et demeure en face du soleil avec la conscience *nocturne*. Cet état de vivre, c'est vraiment celui de l'enfant Bosco et de personnes qui se semaient autour de son enfance. Dans le tom. I de ses *Souvenirs*, il écrit :

Je rêvais, la nuit, comme tout le monde, un peu plus, un peu moins [...]. Et ce jour, d'une autre façon, je rêvais aussi, les yeux grands ouverts...⁽⁴⁹⁾

Et de sa mère :

Elle avait, en effet, un souci évident des choses de la terre. Mais son don de voir ce qu'on ne voit pas, ses communications avec les âmes [...] m'ont toujours fait croire que sa vocation naturelle [...] ne la portait pas vers les actes vulgaires⁽⁵⁰⁾.

Et puis :

Elle avait un penchant [...] à voir dans tout ce que le monde voit banalement, ce que n'y voit personne. [...] Je tiens d'elle⁽⁵¹⁾.

Et aussi d'une des personnes aux professions bizarres qui habitaient alors dans son quartier :

[...] cet enfant affreux [=l'enfant d'un clown surnommé Tête de Mort] m'inspirait une mystérieuse répugnance. Alors, je n'en voyais pas la raison ; mais un instinct [...], me mettait en garde contre ce qu'il offrait d'anormal.

Toutefois, il en émanait, comme de son père, cet attrait étrange, cette maléfique vertu qui s'exhale des monstres.

Or, ce n'était qu'un petit monstre, [...] mais un monstre plein de silence⁽⁵²⁾.

Voilà les personnes qui s'incarneront plus tard en personnages de ses œuvres romanesques. Une des caractéristiques de ces personnes est qu'elles possèdent d'une façon fatale la capacité visionnaire. Pour reconnaître ce qui n'est pas de ce monde-ci, c'est-à-dire ce qui a l'attribut du mystère, on doit être sur un pied d'égalité avec l'objet de son attention. Autrement dit, on doit être fantomatique et monstrueux pour saisir ce qui l'est. Un proverbe dit : « Les loups ne se mangent pas entre eux ». Comme nous avons parlé dans un autre essai, beaucoup de personnages de Bosco jouissent d'une fonction d'apparaître et de disparaître par enchantement, et leurs traits restent ambigus ou invisibles dans l'ombre de ce monde-là. Par cette fonction ils peuvent être hommes à pressentiments. Citons encore une fois sa lettre à Jean Lambert :

[...] je suis doué de *thambos* [=le pressentiment de la vie secrète des choses] [...]. C'est là un don de primitif [...]. Il conduit, ce *thambos*, naturellement au symbole. Nous vivons au milieu de signes... Hé bien ce que je pense de Dieu, c'est qu'ayant ce sens (devenu rare) du *thambos* j'éprouve Dieu⁽⁵³⁾.

Or, se développe ce *thambos* dans la troupe de Philomène. A la fin tout le monde se résigne au sommeil par fatigue, même Philomène, même Arnaviel, tout en sachant qu'une affaire horrible commence à se former quelque part. Leur sommeil, ce n'est rien moins que celui de bête, c'est-à-dire celui de primitif. Jamais leurs sens ne dorment. Ils se doutent tôt de « l'odeur résineuse des bois immobiles et menaçants ». D'abord Arnaviel, ce berger inné, se réveillera :

Ce fut Arnaviel qui se réveilla le premier. [...] Et aussitôt il respira une odeur de fumée... [...]. Rien ne brûlait.

Cette odeur ce n'était, du reste, qu'une émanation. A peine un soupir exhale d'un feu invisible [...].

Dans le bois autour régnait la paix, persistait le silence.

Le corps de la terre dormait. [...].

Parfois d'un pin sec tombait une pigne. C'était le seul bruit qui troublât la pinède, à travers laquelle maintenant l'odeur de fumée errait près du sol. Elle le frôlait mais, trop faible encore, ne dépassait pas clairière. Elle l'avait abordée si sournoisement qu'on ne savait pas d'où elle sortait, ni quel souffle, l'air restant immobile, l'avait élevée si haut [...]. Simple odeur [...] mais qui inquiétait Arnaviel⁽⁵⁴⁾.

Ce n'est qu'une simple odeur. Rien plus que cela. Le monstre, incendie de montagne, ne dresse pas encore le visage. Il règne la latence en question. Aussi dans *L'Antiquaire*, nous pouvons lire le même phénomène :

[...] il en naissait le soupçon d'un incendie, encore couvert sous les ramilles [...], et qui couvait. Je l'imaginai s'échauffant en secret, au dessous de ce tapis chaud et résineux, et d'étendant, sournois [...]⁽⁵⁵⁾.

Là, il y a ambiguïté et sournoiserie inhérentes au monde bosquien. Mais ce qu'il faut considérer, c'est que chez Bosco la latence entraîne derrière elle la violence et que celle-là ne se résigne pas à rendre service comme prélude à celle-ci ; la latence possède elle aussi l'indépendance, de même temps toutes les deux se suppléent mutuellement. L'une communique son génie à celui de l'autre pour jouir de la complicité insidieuse.

Quant à l'homme qui fait y face, lui aussi, comme nous avons répété, est de taille à rivaliser de stratégie avec le monstre si bien que entre eux il y a, paraît-il, un contrat taciturne. Alors suivrons l'évolution de l'incendie et nous verrons assez clairement son caractère horrible :

L'odeur se précisait, devenait plus épaisse, plus résineuse, et un premier fil de fumée monta du ravin [...].

Pourtant le bas-fond était noir. Le feu couvait-il là-dedans, sous les broussailles?... [...].

La fumée arriva de nouveau et, cette fois, si lourde si chargée d'incendie [...]⁽⁵⁶⁾

Peu à peu l'affaire devient saisissable ; le monstre va montrer le visage dont le contour reste encore équivoque. Le feu rampe malicieusement. Latence se fait bientôt violence. Enfin le monstre éclate :

Et brusquement la terrible affaire se dévoile.

Un intense nuage de fumée s'élevait du creux [...]. Les sèves brulaient...

Soudain, sur un coup de vent inattendu de l'Est, le ravin flambe.

D'une seule flamme !

D'un bout à l'autre elle courut et jaillit verticalement. [...] La flamme s'elança d'un bond et déchira un énorme pan de ténèbres⁽⁵⁷⁾.

Bien entendu, plus la durée de la latence est longue et plus l'impatience se condense, plus l'éclat du catastrophe devient formidable. Là, l'incendie développe

orgueilleusement le génie dévastateur en ensorcelant les êtres et les emporte au cœur de son tourbillon. De plus il semble que le monstre choisisse les êtres dignes de sa férocité ; il vient le moment où l'attaque bat son plein et le portrait d'une amazone Philomène se découpe net. Nous n'avons qu'à le regarder avec admiration. En tout cas, pour ce qui concerne la latence et la violence, il y a une phrase suggestive où Bosco parle de son propre penchant :

Les orages, enfant, me faisaient peur. Pourtant je restais dehors devant la maison jusqu'au premier coup de tonnerre. Le visage en l'air, bouche bée, j'éprouvais alors une merveilleuse ivresse à attendre⁽⁵⁸⁾.

Voilà une attitude voluptueuse envers le phénomène naturel; elle deviendra plus tard le trait dominant de ses personnages.

Or quant à cet incendie de montagne de *Sabinus*, il nous reste à parler d'un problème important qui concerne l'essence du monde bosquien. D'abord lisons ce qu'écrit Jean-Cléo Godin sur cet incendie :

Dans *Sabinus* l'incendie dans les ravins où Philomène va se trouver prisonnière avec ses troupeaux, présage le drame terrible [...] ⁽⁵⁹⁾.

«Le drame terrible» est celui qu'évoque Ameline, mystérieuse et diabolique ennemie des Balesta. Et faisons attention au verbe *présager* employé par Godin. Selon lui cet incendie n'est qu'une prélude au drame d'Ameline. Autrement dit c'est que l'incendie a seulement le rôle secondaire. Entre ces deux phénomènes il n'y a aucune égalité. Mais une des caractéristiques du monde bosquien consiste en indépendance de tous les éléments, nous avons souvent accentué. Les éléments humains et éléments non-humains, ils jouissent fièrement de l'égalité parfaite tout en étant en correspondance entre eux. Et comment peuvent-ils se correspondre les uns aux autres, sans jouir d'une indépendance mutuelle? En effet cet incendie *présage* le drame d'Ameline, mais aussi l'ombre de celui-ci *provoque* celui-là.

Par exemple chez François Mauriac, au contraire, le drame humain met celui non-humain sous son joug. Rappelons-nous la scène célèbre de *Thérèse Desqueyroux* où l'héroïne verse le poison dans le verre de son mari. C'est le jour étouffant où la pinède brûle dans le faubourg de Bordeaux. Plus tard sur la terrasse du Café de la Paix, nous saisisserons quelques morceaux du dialogue qui aura lieu entre Thérèse et son mari Bernard :

«Un homme comme vous, Bernard, connaît toujours toutes les raisons de ses actes, n'est-ce pas?»

— Sûrement... sans doute... Du moins il me semble.

— Moi, j'aurais tant voulu que rien ne vous demeurât caché. [...] Mais toutes les raisons que j'aurais pu vous donner [...], à peine les eussé-je énoncées, elles m'auraient paru menteuses...

Bernard s'impatienta :

Enfin, il y a eu tout de même un jour où vous êtes décidée... où vous avez fait le geste?

— Oui, le jour du grand incendie du Mano."⁽⁶⁰⁾

Dans ce cas, l'incendie travaille la subconscience de l'héroïne et provoque l'acte criminel. Bref, le drame non-humain est à la solde de celui humain. Si chez Mauriac le climat des Landes s'acquitte du rôle important, ce n'est que le rôle secondaire. Nous pourrions donc nous persuader la particularité du monde bosquien.

Le 16 octobre 1979.

Notes

- (1) *Essai sur l'eau d'après l'œuvre d'Henri Bosco*. (N° 11. de ce Bulletin)
- (2) *Le Jardin d'Hyacinthe* (Gallimard) pp. 248-249 souligné dans le texte.
- (3) *ibid.* p. 260
- (4) *L'Ane Culotte* (Gallimard) p. 203
- (5) *Hyacinthe* (Gallimard) p. 246
- (6) *L'Ane Culotte* p. 226
- (7) *Le Jardin d'Hyacinthe* p. 243
- (8) *Hyacinthe* p. 248 Ici Cyprien confesse au narrateur son idée du paradis terrestre.
- (9) *L'Antiquaire* (Gallimard) p. 327
- (10) *Le Mas Théotime*. (folio pp. 213-214)
- (11) *ibid.* p. 229
- (12) *La Poétique de l'espace* (Presses universitaires de France) p. 19
- (13) *Malicroix* (Poche) p. 43
- (14) *Un Rameau de la nuit* (Gallimard) p. 178
- (15) *Le Pays où l'on n'arrive jamais* (Pierre Horay) p. 32
- (16) *ibid.*
- (17) *Le Récif* (Gallimard) p. 38
- (18) *Malicroix* p. 372
- (19) *Le Récif* p. 153
- (20) *L'Antiquaire* p. 112
- (21) *ibid.* p. 114
- (22) *ibid.* p. 147
- (23) *Le Récif* p. 110
- (24) *Hyacinthe* p. 157
- (25) *ibid.* p. 158
- (26) *ibid.* p. 177
- (27) Jean-Cléo Godin : *Henri Bosco, une poétique du mystère*. (Klincksieck) p. 137
- (28) *ibid.* p. 136
- (29) *ibid.* p. 137
- (30) *ibid.* p. 137
- (31) *Le Récif* p. 135
- (32) *Hyacinthe* p. 173
- (33) *L'Ane Culotte* pp. 81-82
- (34) Ce récit est un des livres pour la jeunesse. Mais le lecteur revoit ces personnages dans la triologie *Hyacinthe*.
- (35) *L'Enfant et la Rivière* (Gallimard) pp. 64-65
- (36) *Un Oubli moins profond* (Gallimard) p.308
- (37) *Les Balesta* (Gallimard) pp. 98-99

(38) En lisant *Le Jardin d'Hyacinthe*, nous voyons que la vieille Sidonie couve depuis plusieurs années un sentiment persistant : attente. Elle attend quelqu'un ou quelque chose ; on peut dire que sa vie consiste en attente. En apparence elle attend comme tous ceux qui n'attendent rien d'extraordinaire. Pourtant elle ne sait que trop ce qu'est l'attente. Pour Sidonie toute la journée s'organise autour de ce sentiment. Alors plus l'attente devient une obsession, plus elle perd son but. C'est alors que ce sentiment dépouille toutes les impuretés pour devenir un être indépendant. Il quitte donc sa maîtresse et agit à sa guise. Nourri de l'âme de Sidonie, il nourrit cette fois son âme à elle. Ce n'est plus Sidonie qui vit en accompagnant ce sentiment ; elle et lui coexistent dans le mas solitaire où l'on est sujet à attendre quelque chose d'anonyme. Ainsi entre eux s'accomplit un pacte tacite...

(39) *Les Balesta* p. 99

(40) *Le Trestoulas* (Gallimard) p. 44

(41) *Hyacinthe* p. 65

(42) *Le Jardin d'Hyacinthe* p. 27

(43) Cf. D'été plus chaud je n'en ai guère connu dans ma vie. Car la chaleur avait commencé de bonne heure, s'il m'en souvient, en mai. [...] Dès le début de juin, le ciel tout entier s'était embrasé. [...] Des mouvements inattendus et passionnés animaient les êtres. Jamais on ne vit tant d'accidents bizarres, de catastrophes anormales, de perturbations dans la vie des hommes. Sur soleil, de grandes taches apparurent. [...] Tous les appareils magnétiques entrèrent en folie.

Coïncidence plus étrange encore, il y eut des famines dans les Indes, des épidémies en Europe, et une poussée fébrile de morts, de suicides, de crimes, un peu partout. [...] Il semblait que l'on fit, malgré soi, tout à contretemps. Les résolutions qu'on prenait engendraient des actes contraires. On pensait à rebours. Par moments, on aimait avec une sorte de haine, et l'on haïssait par amour avec volupté. Les plus raisonnables agissaient parfois, sans se l'expliquer, assez follement pour douter de leur rectitude mentale.

L'Antiquaire p. 71

(44) *Un Rameau de la nuit* pp. 289-290

(45) Lettre d'Henri Bosco, in Jean Rambert, *Un Voyageur des deux mondes* (Gallimard) p. 196

Et cette lettre est riche en suggestions pour comprendre le monde de Bosco. Bosco y verse largement le secret de son art.

(46) *Sabinus* (Gallimard) pp. 200-201

(47) *Le Sanglier* (Gallimard) p. 10

(48) *Sabinus* p. 195

(49) *Un Oubli moins profond* p. 274

(50) *ibid.* p. 21

(51) *ibid.* pp. 47-48

(52) *ibid.* p. 85

(53) Lettre d'Henri Bosco, *op. cit.* p. 197

(54) *Sabinus* pp. 202-203

(55) *L'Antiquaire* p. 149

(56) *Sabinus* p. 204

(57) *ibid.* pp. 207-209

(58) *Le Chemin de Monclar* (Gallimard) p. 46

(59) Godin : *op. cit.* p. 166

(60) François Mauriac : *Thérèse Desqueyroux* (Grasset) pp. 182-183